

**ARIAFERMA**

de Leonardo di Costanzo

avec Toni Servillo, Silvio Orlando, Fabrizio Ferracane....

Italie – 1h57 – 16/11/2022.

JEUDI 02/02/2023 21h00

VENDREDI 03/02/2023 19h30

DIMANCHE 05/02/2023 19h00

LUNDI 06/02/2023 19h00

**Claire SIMON à propos d'ARIAFERMA**

« Quel chemin il m'a fallu faire pour arriver jusqu'à toi » c'est la célèbre phrase de la fin de *Pickpocket* de Robert Bresson. Et cette phrase me revient à la fin d'*Ariaferma* car ce film sur une prison dont la fermeture soudain retardée met face à face quelques gardiens et une douzaine de détenus qu'on ne sait pas où envoyer, ce film est le chemin admirable où s'interroge dans ce lieu clos l'égalité entre ces hommes. Pas un instant, et c'est la grande force du film, une facilité idéologique qui nous dirait : « ben oui, finalement les criminels, les détenus et les gardiens ce sont les mêmes hommes », n'a lieu. Bien au contraire, un déroulement rigoureux et admirable du scénario peut à la fin, si nos oreilles ont bien attentives, nous faire percevoir que peut-être ces hommes-là, tous, ont vécu avant la prison dans un même monde qui fait d'eux éventuellement des semblables. Même si les gardiens s'en défendent constamment, les décisions de celui qui a la charge de cette petite communauté cède du terrain aux volontés des détenus. Ce responsable (Toni Servillo) dit en actes ce que son visage fermé se refuse d'avouer, cette évidence déniée, oui ces hommes-là enfermés à cause de leur boulot (gardiens) ou à cause de leurs crimes (détenus) partagent une culture et une humanité. Le film est fait de grandes scènes qui sont les étapes d'un rapprochement entre les détenus et gardiens pour cause d'abandon de la direction et de la société en général. (...) Un jeune prévenu leur est déféré, ange de malheur et de désespoir, qui devient le protégé du chef des gardiens puis du chef des détenus. Ce personnage traverse le film et incarne de façon bouleversante la douleur d'une vie gâchée en prison. Michel Foucault nous expliquait, il y a déjà quelque temps, combien la prison et la « délinquance » étaient des inventions de la société pour s'assurer que les pauvres soient des sujets définitivement soumis. Chaque parole, chaque acte du film nous surprend par sa rigueur et sa rudesse. C'est bien sûr l'exigence documentaire de Leonardo di Costanzo et de Bruno Oliveira (accompagnés de Vania Santella) qui brille ici dans le scénario : jamais la moindre facilité, le moindre raccourci, tout ce chemin est fait de méandres qui sont ceux des circonstances, de la vie de chacun, des rapports de force qui font une part des décisions et de l'humanité aucunement sentimentale qui unit les hommes. A un moment, le chef des gardiens (Toni Servillo) explique au « chef » des détenus (Silvio Orlando) combien ils ne sont pas les mêmes : « chaque soir je me couche tranquille, je n'ai fait de mal à personne, je n'ai pas de dettes. Donc toi et moi on n'a rien en commun » Mais pourtant ce rapprochement doucement finit par se faire. Dans une scène magnifique qui se déploie dans le jardin délaissé de la prison, envahi de broussailles qui font penser aux brouillons de la mémoire, les plantes sont reconnues par la culture commune des deux camps (ce qui est sauvage et que l'on peut manger), c'est l'occasion de dire le passé et si le spectateur a les sens aiguisés et les oreilles ouvertes il reconnaîtra comme les protagonistes ce qui les unit... Quel chemin il a fallu faire pour arriver l'un près de l'autre, et se savoir semblables. (2022)

**Leonardo DI COSTANZO, à propos d'Ariaferma** « La prison de Mortana n'existe pas : c'est un lieu imaginaire, fictivement construit après avoir visité de nombreuses prisons. Dans la plupart d'entre elles, nous avons rencontré des personnes disposées à parler et à nous raconter leurs histoires. Nos entretiens se faisaient avec des agents pénitentiaires, des gardiens et des condamnés, parfois réunis ensemble. Dans ce cas-là, une atmosphère inattendue de convivialité s'installait et une compétition s'engageait pour savoir qui allait nous raconter la meilleure histoire. Il y avait rires, aussi. Puis, une fois les échanges passés, chacun reprenait son rôle. Les officiers en uniforme, les clés cliquetant dans leurs mains, ramenaient les prisonniers dans leurs cellules. Étrangers à l'univers pénitencier, ce retour brutal à la réalité nous désorientait. C'est justement ce sentiment de désorientation qui a motivé la réalisation de ce film : *Ariaferma* ne traite pas des conditions de vie dans les prisons italiennes. C'est plus probablement l'absurdité de la prison elle-même que questionne le film. » **Ariaferma raisonne de façon poétique sur la vocation éducative de la prison, en arrivant au paradoxe incroyable que cette vocation ne peut exister que lorsqu'elle cesse d'être.** Vous venez de dire une chose magnifique, bravo et merci. Je suis profondément convaincu que la prison, selon la vocation des pères conscrits du Sénat romain, est porteuse d'une force de réinsertion dans la société. Mais aussi – et j'en parlais avec Luigi Manconi – la prison ne peut pas être pédagogique à partir du moment où une personne en enferme une autre dans une cellule. La réinsertion, la guérison n'est possible que si l'on assouplit les conditions carcérales, comme c'est le cas dans beaucoup de prisons d'Europe du Nord, dans des sociétés ayant mis au point d'autres types de réparations ou de punitions pour les personnes reconnues coupables d'un crime ou d'un délit. Car l'idée fondamentale est bien celle de la réinsertion, et non celle de la punition en tant qu'acte vindicatif. Ce n'est pas un hasard si dans *Ariaferma* une communauté commence à émerger quand l'institution, peu à peu, assouplit ses règles.

**Vous disiez que vous preniez pour la première fois des acteurs professionnels. En l'occurrence, cette fois-ci, deux immenses interprètes que vous utilisez dans des rôles allant à l'encontre de leur imaginaire. Toujours est-il que le résultat de leur performance est tout à fait mémorable !** Comme il s'agit d'une histoire faite de petits signes, de petites choses qui ouvrent sur d'autres sensations et concepts, on se retrouve avec ces corps humains qui portent l'histoire de leurs personnages. Pour un film comme le mien, la première chose à faire est de balayer le terrain, à défaut de quoi, les personnages pour lesquels les interprètes sont devenus célèbres prennent le dessus. Ensuite, comme je vous le disais, j'ai également dû me construire un style de jeu qui se fondrait dans celui des acteurs non professionnels. Pour ce faire, il a fallu placer ces deux grands acteurs dans des rôles insolites pour eux : Silvio Orlando joue habituellement des personnages débonnaires, voire tragiques ; Servillo, en revanche, est un meneur, toujours décidé et imbu de sa personne. J'ai dit à Toni que j'attendais de lui qu'il m'émeuve, à Silvio qu'il devait me faire peur. Alors j'ai dit à tous les deux que nous devions combler cette lacune en optant pour un jeu théâtral. Ils ont dû repartir de zéro, comme s'ils étaient des débutants. Cela les rapprocherait en quelque sorte des acteurs non professionnels (ce qui n'est pas possible naturellement, je dis cela pour bien me faire comprendre)